

DIAMONDS — MARIE-ANTOINETTE



© Musée du Louvre

Blanche comme la promesse d'une couleur, l'ivresse se répand : Marie-Antoinette est conduite à l'échafaud.

La liberté est opprimée au nom de la liberté : « l'éloquence est un assassinat ». *Réflexions sur le procès de la reine par une femme*, écrit anonyme féministe publié août 1793, est en fait de la plume de Madame de Staël. Elle y projette les mouvements passionnés de la barbarie : « Cette éloquence qui ne s'aide que de la menace, que ces serments qui ne promettent que la mort ». La Grande Peur s'empare des esprits. Ils saluent les fiacres occupés d'heureux ivrognes se promenant comme des vainqueurs. Gambades, chants, trophées. Après la chute de la Bastille, avant celle du trône, le peuple est à son sommet carnavalesque, appareils renversés, fonctions sens dessus dessous que nous offre l'œil de Chateaubriand : « Le cordonnier en uniforme d'officier de la garde nationale, prenait à genoux la mesure de votre pied ; le moine, qui le vendredi traînait sa robe noire ou blanche, portait le dimanche le chapeau rond et l'habit bourgeois ; le capucin, rasé, lisait le journal à la guinguette, et dans un cercle de femmes folles paraissait une religieuse gravement assise : c'était une tante ou une sœur mise à la porte de son monastère. La foule visitait ces couvents ouverts au monde, comme les voyageurs parcourent, à Grenade les salles

abandonnées de l'Alhambra ». La Révolution, l'anticipatrice des modes haute couture et du tourisme de masse.

Blanche la robe simple du matin. Le bonnet de linon, cachant la chevelure blanchie, fraîchement coupée, à la place de la tête ornée d'une superbe plume d'autruche devant l'assemblée nationale. Jacques-Louis David assis à une fenêtre de la rue Saint-Honoré dessine la condamnée. Elle n'est pas encore sur la Place de la Révolution, pas encore couchée sur la planche de la machine à Guillotin, sous le bloc tranchant d'une quarantaine de kilos lâché pour une course de deux mètres trente qui fait « sauter les têtes en un clin d'œil » avec l'effet d'un « souffle frais sur la nuque ». Mains attachées derrière le dos, elle est assise à l'arrière d'une cariole. Jacques-Louis David est témoin de l'interrogatoire du Dauphin le 6 octobre 1793. Et le 16 à la sauvette, en surplomb et à distance, il croque à la plume, en quelques traits rapides et cassants, le dernier profil de la reine à l'encre brune. Le dessin n'est pas beau, la plume tremble sous le menton. À la va-vite, une forme de X pour tout pied. Aucun chef-d'œuvre dans ce morceau de papier, une esquisse consciencieusement malhabile pour l'occasion, témoignage sur le rebord d'une fenêtre. Malgré tout l'attention est concentrée dans le port de tête rigidifié, la menace et l'attente de la même lame tombée sur le cou des favorites. Le pli à la commissure des lèvres, dernière dignité d'un visage effondré par la marche du destin et la clameur populaire. Pas un chef-d'œuvre mais un sacré morceau de papier. Pose affectée et figée d'une vieille femme de trente-sept ans.

Le Dauphin, confié au cordonnier Simon, voit son destin de roi transformé en *sans-culotte*. Il a joué le rôle qu'on lui soufflait : la royauté est incestueuse. Le peuple est superstitieux. Fini l'enjouée, l'insouciant, la délicate déesse du rococo, svelte, coquette, dansante, jouant à la balle avec une infinie souplesse, le visage ovale sans profondeur, « brillante et frivole comme le bonheur et la beauté ». Quelques minutes plus tard sur l'échafaud, elle s'excusera, dit-on, auprès de son bourreau de lui avoir marché sur le pied.

« Sa tête maudite fut enfin séparée de son col de grue et l'air retentissait de cris de vive le République, foutre », écrit Hébert dans le *Père Duchesne*. L'Autrichienne n'entend plus les acclamations du peuple qui, instantanément, retrouvait la liesse des fêtes et des pétales jetés sur le carrosse royal lors son arrivée à Paris. La Révolution a bouleversé l'adage, l'habit ne fera plus jamais le moine, et le peuple n'acclamera plus jamais une étrangère. Faut dire que les étrangères

contaminent le sang de France, salissent le lit de la patrie, abusent de leur progéniture. Des empoisonneuses, des meurtrières, des sorcières, des filles aux mâchoires de rois, qui volent le lys du royaume. Marie de Médicis, une « grosse banquière ». Anne d'Autriche, l'heureux jouet de Mazarin. Marie-Antoinette, l'Autrichienne, l'étrangère, « l'architigresse ».

La Révolution a couronné le péril ; le Trianon a annoncé le *dance-floor*.

À choisir ce sera *Shine bright like a diamond / We're beautiful like diamonds in the sky*.

Vive la République ? Vive Rihanna !

Corinne Rondeau, Paris, novembre 2014